

Claude-Henri Rocquet
SURVOL AUTOBIOGRAPHIQUE¹

¹ Copyright Claude-Henri Rocquet, juin 2012.

Je suis né le 20 octobre 1933 à Dunkerque. Au début de la guerre, nous habitons Saint-Lô ; vers la fin, nous retournons près de Dunkerque, puis, à la Libération, nous sommes « évacués » et « réfugiés » à Steenvoorde. Si j'écrivais une autobiographie, il me faudrait mêler et distinguer une enfance flamande et une enfance normande. Après la Libération, je suis pensionnaire au collège d'Armentières en attendant de pouvoir être élève, dans des baraquements provisoires, une ville en ruine, au collège Jean-Bart et Lamartine, à Dunkerque. Je ne suis pas un bon élève. Je lis beaucoup : Georges Duhamel, *La Peste*, Dostoïevski, Pascal, Descartes, *L'Annonce faite à Marie*, mais surtout les poètes : Villon, Hugo, Baudelaire, Apollinaire, Eluard, Breton, Lautréamont, Laforgue, Corbière, Verlaine... Par-dessus tout : Rimbaud. Quand je vais à Lille, je m'enfouis des heures dans les librairies ; et je découvre la peinture : Goya.

Vers 1950, la profession de mon père nous conduit à Bordeaux.

Études au lycée Montaigne puis en lettres et en sciences politiques, où j'ai pour professeur Jacques Ellul. Voyages en Espagne et en Italie, en Suède, en Norvège. Rencontre de Lanza del Vasto, de Norge, de Raymond Guérin, de Jean Vauthier, de Raymond Mirande, de Jean Forton... Je publie des poèmes dans *La Boite à clous*. J'écris, je peins, beaucoup de mes amis sont peintres. Nombreux articles dans *Sud-Ouest*, *Notre Bordeaux* : sur les expositions, les livres, les spectacles de variétés, le cirque, les inondations, l'Italie, l'Espagne. Chronique hebdomadaire à Radio-Bordeaux sur la peinture. Par mes amis et la fréquentation de leurs ateliers, par les expositions dans les galeries et les salons annuels, par les

« grandes expositions » qui avaient lieu alors, par mes chroniques, c'est à Bordeaux que naît mon lien avec la peinture. Je dois à cette ville des années 50 mon apprentissage.

En 1956, mon père est nommé à Paris. Nous habitons boulevard Saint-Jacques. Je commence des études d'histoire de l'art ; ce qui est aussi une façon de prolonger mon sursis militaire. Je milite aux côtés de Lanza del Vasto « pour la paix en Algérie et contre les tortures ». Voyage à Moscou à l'occasion du Festival mondial de la jeunesse pour la paix et l'amitié. Rencontre de Claude Bonnefoy. Elève comédien d'André Voisin. En Algérie, je garde une ferme dans la montagne. Accueilli par Raymond Hermantier, je fais partie du Groupe d'action culturelle qu'il a fondé avec le soutien de Malraux et de Camus. Théâtre populaire – en français, en arabe, en kabyle – dans les tourments de la guerre. J'écris *Noé*, ma première pièce. Sans l'amitié de Claude Bonnefoy, je n'aurais pas été l'élève de Voisin et je n'aurais pas rencontré Hermantier, je n'aurais sans doute pas écrit de théâtre.

Quand j'habitais Bordeaux, j'avais envoyé mes premiers manuscrits à Jean Cayrol. Il m'écrivait, il me recevait quand j'allais à Paris. À mon retour d'Algérie, la revue *Esprit* préparait un numéro sur « l'après-guerre ». C'est grâce à Cayrol que j'y ai participé. (J'y raconte mon « temps d'Algérie ».)

Au retour d'Algérie, le manuscrit de *Liminaire*, un recueil de poèmes, reçoit le Prix Découverte, qui consiste en sa publication. À la demande de Pierre-Alain Jolivet, j'écris *La ville sous les armes*, une Antigone « d'après les Tragiques », et, avec Maurice Clavel, une adaptation du

Don Juan de Tirso de Molina ; puis, pour Jean-Pierre Miquel, une adaptation, très libre, de l'*Oreste* d'Alfieri.

Dans les années soixante-dix, je publie des entretiens : avec André Leroi-Gourhan, Mircea Eliade, Lanza del Vasto. Ces trois *Entretiens* me font retrouver le chemin de l'écriture et de la publication. Et ces trois rencontres joueront dans ma vie un rôle important sur le plan intellectuel et spirituel. La rencontre avec Eliade ne me conduira pas seulement à réfléchir sur la nature et les métamorphoses du « sacré » ; elle me prépare à la rencontre de l'Église orthodoxe.

Certaines de mes pièces sont jouées (et plusieurs réalisées à France Culture par Jean-Pierre Colas).

En 1968, j'habitais Palaiseau, j'ai enseigné à l'Alliance française, et j'enseigne au collège Sainte-Barbe. Puis je suis « professeur-invité » à l'Université de Montréal. Si ma vie n'avait été déjà assez engagée en France, peut-être serais-je resté au Québec. C'est une tout autre vie qui aurait été la mienne.

Au retour de Montréal, j'habite Sète, j'enseigne au lycée de Narbonne, à l'École d'architecture de Montpellier, et, à partir de 1978, à l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs à Paris. La lecture de Bachelard, en ses deux versants, m'imprègne et m'instruit. Je suis devenu agrégé de lettres et docteur en esthétique et sciences de l'art. L'un des intérêts de ces titres, par l'apparence d' « autorité » qu'ils procurent, est qu'ils épargnent un certain nombre de « justifications » à qui les porte, quand l'insolite ou la dissidence de ses vues compliquerait un peu son chemin. Ce sont des « visas ».

Mariage à l'Église orthodoxe avec Annik : Anne Fougère. En 1983, pèlerinage en Russie avec la paroisse

orthodoxe de langue française Sainte Geneviève et Notre-Dame Joie des Affligés, patriarcat de Moscou.

Producteur-délégué à France Culture ; quelques collaborations avec Claude Mettra. Rencontre de François Xavier Jaujard, éditeur de Granit, qui publiera plusieurs de mes livres. Rencontre d'Yves Roullière. Rencontre de Jean-Luc Jeener, qui mettra en scène quelques-unes de mes pièces, dont *Hérode*, interprété par Raymond Hermantier. Rencontre de Jean Gillibert. Sur la proposition de Raymond Mirande, je suis reçu à l'Académie de Bordeaux, membre correspondant. Un « discours de réception », comme membre correspondant, me donne l'occasion de dire « *Ce que je dois à Bordeaux* ». Ce « retour » à Bordeaux est un des moments forts de ma vie.

J'ai publié en 1987 chez Denoël *Bruegel ou l'atelier des songes*. Éliane Gondinet-Walstein, qui a fondé chez Mame la collection « Un certain regard », me propose d'écrire un autre livre sur Bruegel ; ce sera *Bruegel, la ferveur des hivers* ; j'écrirai, dans cette collection, un livre sur Bosch et un livre sur Van Gogh. Dans ces ouvrages, il ne s'agit pas de l'étude d'une certaine œuvre, ni même d'un regard sur un tableau, ou sur l'ensemble de l'œuvre d'un peintre, mais, comme dans un film, il convient d'allier l'image et le texte, la parole et le regard. Travail qui ne me plaît pas moins que la nécessité d'y être explicite.

En 1998, je cesse d'enseigner. J'écris. Je publie quelques livres. Grâce à Michel Camus, j'ai noué des liens avec le Théâtre-Poème, de Monique Dorsel, qui, souvent, m'invite à Bruxelles, rue d'Ecosse, pour une rencontre, une causerie, la création du *Livre des sept*

jardins ; et ces heures à Bruxelles et au Théâtre-Poème, l'amitié avec Monique et ceux qui l'entourent, sont de grands bonheurs.

Je joue dans quelques pièces au Théâtre du Nord-Ouest que dirige, à Paris, Jean-Luc Jeener, et, sous sa direction : Tchekhov, Montherlant... Je joue Anne Vercors dans *L'Annonce faite à Marie*. En octobre 2001, au Théâtre du Nord-Ouest, je mets en scène *Tite et Bérénice*. C'est l'occasion de découvrir la langue et le génie subtil de Corneille, la forme de son vers, et de prendre une conscience accrue de l'importance de l'e « muet » dans la diction du vers français, et dans sa nature. Chemin faisant, je vois que le métier de comédien et le métier de metteur en scène, j'aurais pu les exercer, pleinement. Une autre vie. Une autre vie que celle que j'aurai vécue. Si j'ai joué et mis en scène, ces années-là, sans doute est-ce en grande partie pour savoir cela. Mais les effets de cette expérience sont allés au delà du plaisir d'avoir renoué avec une vocation ancienne et abandonnée.

En 2003, je publie *Élie ou la conversion de Dieu* et, avec Anne Fougère, *Lanza del Vasto, pèlerin, patriarche, poète*. D'octobre à décembre, je joue le rôle de l'empereur de Chine dans *Le Repos du septième jour* que j'ai mis en scène au Théâtre du Nord-Ouest.

Ces années-là, j'ai écrit plusieurs pièces. La dernière jouée, en 2003, 2004 et 2005 au Théâtre du Nord-Ouest : *La Mort d'Antigone*, mise en scène de Jean-Luc Jeener. *Judith* reçoit l'aide à la création du ministère de la culture et est créé en janvier 2005 au Théâtre Molière-Maison de la Poésie dans la mise en scène de Michel de Maulne.

Je noue des amitiés avec des franciscains. Pour la nouvelle collection « Chemins d'Assise », j'écris *Saint François parle aux oiseaux* ; j'écrirai plus tard *François et l'Itinéraire*, regard sur une peinture de Van Eyck en même temps que lecture de saint Bonaventure. Je publierai en 2011, aux éditions de L'Œuvre, *Vie de saint François d'Assise selon Giotto* ; et à ces mêmes éditions : *Lanza del Vasto – serviteur de la paix*.

Polyptyque de Noël – un livre de poèmes – est édité par Ad Solem. Chaque année, Norge envoyait à ses amis un Noël, et cela forma peu à peu un Bestiaire. Je ne sais plus quand j'ai commencé à faire de même ; sans doute après la mort de Norge. J'ai publié mes premiers Noëls dans *L'auberge des vagues*, puis d'autres, en un recueil, sous le titre *Nativité*, aux éditions Eolienne. Ad Solem a publié l'ensemble de ces poèmes avec les plus récents, inédits. Avec le temps, la couleur intérieure de ces Noëls a changé. Comme si, en chemin, j'étais passé de l'âge du plus jeune mage à celui du mage à la barbe blanche. Ces Noëls sont un cheminement. L'arche du déluge et l'étable de Bethléem, entourée de tous les animaux de la terre, s'y rejoignent, s'y confondent. Beaucoup d'images de neige et d'hiver me viennent de Bruegel. Les soldats d'Hérode et les soldats romains sont les soldats allemands que j'ai connus enfant. D'autres images, de caserne ou de garde, proviennent de mon temps d'Algérie. À Bordeaux, quand j'avais dix-sept ans, j'écrivais des romans, des poèmes, mais j'aspirais à écrire un livre, un seul, le livre principal, unique, essentiel, et qui eût été comme une cathédrale de Noël, une crypte. Un jour, et jusqu'à la nuit, le jour de mon anniversaire, il m'est arrivé de peindre une Nativité. Ce fut une expérience, étrange, terrible, que je raconterai

peut-être. Dans un déménagement, cette peinture, et la copie que j'en avais faite aussitôt pour l'offrir à l'ami qui m'avait prêté son atelier, s'est perdue.

La *Jeanne d'Arc* de Maeterlinck, que j'ai adaptée, est créée au Théâtre du Nord-Ouest, en avril 2006. Cette adaptation fut pour moi l'occasion de me tourner vers Jeanne, vers Maeterlinck, et vers Michelet.

Nombreuses lectures publiques ; rarement de mes propres textes. Cet exercice de la lecture, parfois si proche d'une mise en scène, jusqu'à s'y confondre (comme pour *Le Silence de la mer*, par deux interprètes, une chaise vide « disant » la jeune fille silencieuse, absente), fut pour moi une découverte et une expérience de grande importance : un « métier ».

En 2007, je publie *Chemin de parole*. J'écris *Pénélope*, qui sera joué en 2009 à Arles dans la mise en scène de Jacqueline Dandréa. J'achève *Goya* qui paraît en avril 2008. En 2009, je publie chez Zurfluh *Don Juan et l'invité de pierre*, la pièce de Tirso de Molina adaptée avec Maurice Clavel en 1963 ; elle est jouée au Théâtre du Nord-Ouest. Une lecture de *L'Amoureuse Initiation*, au Nord-Ouest, me conduit à écrire, et à publier, « *journal d'une lecture* » : *O.V. de L. Milosz et L'Amoureuse Initiation* ; je rencontre à Fontainebleau les Amis de Milosz.

En 2010, Zurfluh publie une édition, augmentée, de *Bruegel ou L'atelier des songes* ; ce livre² doit reparaitre en 2013 aux éditions Pierre-Guillaume de Roux. Trois textes d'*Un château sur l'eau verte* ont paru dans la revue

² NDLR : c'est Le Centurion qui publiera en 2014 « Bruegel – De Babel à Bethléem » qui comprend la réédition de *Bruegel ou L'atelier des songes* et la thèse juque là inédite sous le titre *Bruegel à vol d'oiseau*.

Nunc. Dans *Nunc*, cette même année, j'ai publié un long article sur Jean Grosjean. Il prendra place, le jour venu, dans un recueil d'articles sur la littérature auquel je donnerai sans doute pour titre *Lecture écrite*. Un recueil analogue pourrait s'intituler *Peinture écrite*.

Quand il m'arrive de republier un livre épuisé, d'habitude, je le republie tel quel, ne voyant rien à y changer, ou peut-être me sentant désormais extérieur, quant à la forme, à l'ouvrage achevé : moment d'une vie. Pour *Bruegel*, j'ai passé des mois à le relire, à le corriger, à peser presque tous les mots, comme si j'étais le traducteur hésitant d'une langue trop peu familière ; éprouvant le désir ou le besoin de vérifier dans un dictionnaire le sens de mots dont je me sers tous les jours depuis l'enfance ; je n'ai rien changé à la composition du livre, mais, ici et là, j'ai laissé venir et se déployer un rameau qui attendait depuis vingt ans le moment de se révéler ; ce qui m'étonne, c'est que le texte initial et le nouveau paraissent de la même encre : je ne les distingue plus. J'ai souvent eu le sentiment que les livres que nous écrivons, que nous écrirons, sont formés, et presque inaltérables, au fond de nous-même, avant d'être écrits. Comme si le même rêve pouvait se reprendre, sans différence d'étoffe ni de couleur, d'une nuit à l'autre, ces nuits pouvant être distantes entre elles de plusieurs années.

Je rassemble des poèmes publiés ou inédits : *L'oie sauvage*. Ce titre m'est venu comme viennent souvent les titres : comme soufflé, dicté, par l'inconscient. Si j'avais à le justifier, je dirais qu'il évoque *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson* ; mon premier livre, que je n'ai pas lu mais entendu lire par mon institutrice, à l'école

maternelle ; mon institutrice, bonne oie maternelle, qui emporta au-dessus du monde le petit sauvage, l'enfant, que j'étais. Une autre « grande histoire » qui m'a sans doute formé autant que bien des chefs-d'œuvre : *Sans famille* ; plus tard, *Le Capitaine Fracasse...* Et *L'île au trésor*. – Livres qui me sont une espèce d' « autobiographie imaginaire ».

Je travaille à un récit de nature autobiographique. Titre provisoire : *Les éclipses*. Ou plutôt : *Rue de la clef*. C'est le lieu où j'habite, tout près de la rue du Puits-de-l'Ermitte, et non loin du Passage des Patriarches ; le lieu quotidien d'où je puis embrasser l'horizon circulaire de ma vie, jusqu'aux horizons de l'enfance. Et, par la *rue* et la *clef*, deux fois un rappel d'Hermès. J'aimerais avoir la force et le temps d'écrire, rêveusement, véritablement, tout ce que je viens de noter ici. Non pour opposer un livre à la mort, à la disparition, à l'oubli ; en quoi longtemps j'ai vu le sens caché du désir d'écrire, de la hantise d'édifier quelque chose comme une « œuvre » ; mais pour faire le tour de ma vie, de mes années, comme on fait celui d'une maison quand on s'apprête à la quitter pour toujours (je me souviens d'un film russe où une famille, alors que le village doit disparaître bientôt sous l'eau d'un barrage, nettoie et décore la maison, avant de la quitter ; comme on fait à la veille de Pâques ; toilette funèbre de ce qui fut le lieu de vie ; geste d'amour et de vie ; adieu). Je viens de remettre à Jean-Daniel Belfond le manuscrit d'*Edward Hopper, le dissident*.

Je vais avoir soixante-dix neuf ans. J'ai publié ou fait jouer une quarantaine d'ouvrages. J'ai mis très longtemps à oser me dire « écrivain » ; je disais simplement, en réponse aux questions mondaines : « j'écris ». Il m'est

toujours difficile de parler de « mon œuvre » s'il s'agit d'évoquer l'ensemble de mes ouvrages. J'ai pourtant le sentiment qu'il forme un seul et même tissu. Si quelqu'un me définit comme poète, j'espère qu'il dit vrai.

Écrire, dès l'enfance, dès la jeunesse, m'a peut-être sauvé de bien des désordres. L'écriture m'a conduit à l'espérance du Salut. À l'espérance de la vie où la mort ne sera plus, ni aucune douleur, aucune larme.

C.-H. R. Juin 2012.